

Le maire Lalancé, voulant faire observer au général l'impossibilité de ravitailler cette localité, parce que les ponts et les routes sont coupés, fut mis à la porte de sa maison à coups de plat de sabre.

Les dames de Montbéliard sont de même mises à la porte de leurs chambres, on les fait coucher dans les corridors; messieurs les Prussiens, remplis de vermine, s'emparent ainsi des lits des propriétaires qui doivent soigner, dès 4 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, la cuisine de ces gargan-tues.

Jugez avec quelle rapidité une ville non ravitaillée, s'épuise en nourrissant quelques milliers d'hommes pareils, car il leur faut 750 grammes de viande et 250 grammes de lard par repas, soit quatre fois le nécessaire, afin de résister plus vite à la France.

Voilà pourquoi tout le pays de Montbéliard est à présent livré au pillage sans défense; c'est bel et bien le pillage des temps les plus barbares, sans espoir d'indemnités ultérieures: le plus riche voit ses écuries vidées, son toit le plus pauvre, les magnifiques chevaux de M. J. B. à Gironcourt ont été volés par le général qui ne se fabrique point d'indemnités, de même que les deux moutons et le cochon du misérable berger du village d'Arbouhais.

Les fèves, les cornes, et les céréales, ces éléments de fortune du cultivateur, voilà ce que le général ordonne de prendre.

Ces déprédations ont déjà ruiné de fond en comble les villages de la zone investie de Belfort à tel point que les Prussiens sont forcés de nourrir avec leurs rapines les malheureux dont ils occupent les maisons.

Ce qui est le plus navrant, c'est de voir tous nos malheureux cultivateurs qui se refusent à croire à tous les actes de vandalismes commis en Lorraine et en Alsace et qui n'avaient pas même démonté et caché leurs chars, obligés de conduire jusqu'à Besançon et même jusqu'à Dijon, ces bords envoyés pour dévaster la France. Que de malheureux pères de familles, obligés de se traîner à côté de leurs chevaux, mourant en route à côté des Prussiens perchés sur leurs voitures.

Le paisible pays de Montbéliard n'a pas l'énergie de défendre de certaines parties de la France, de la Beauce par exemple, où le général von der Tann exaspère par ses rapines la population, au point qu'elle lui fait perdre plus de mille hommes par jour.

Quelques factionnaires seuls ont disparu et deux officiers ont été tués dans la forêt D... mais les maires des villages voisins ont été garrottés et emmenés par les Prussiens, ainsi que les capitaines de la garde nationale et les vénérables curés de ces communes.

Les églises de Montbéliard sont converties en magasins de recel pour abriter le bétail, les céréales et les fourrages enlevés à nos campagnes; voilà les progrès de la civilisation de ces érudits, de ces protestants morniers que l'on appelle avec raison des hommes sans cœur.

Autre nouveau détail :

Le baron de Chabaub-Latour, manufacturier à Montbéliard, pour le punir d'une petite détonation produite par un tuyau de gaz, a été condamné à 15,000 fr. d'amende, avec menace d'être fusillé et de voir brûler son établissement; si une détonation se produisait à un kilomètre de sa fabrique.

Vous savez que Brisach, malgré ses trois enceintes intactes, s'est lâchement rendu; 5,000 Français se sont constitués prisonniers entre les mains de 5,000 Allemands.

Voilà encore une page à ajouter aux lâches trahisons des autres.

Voici comment les choses se sont passées dans la journée du samedi, à Evreux :

Il était trois heures de l'après-midi lorsqu'un gendarme et un hussard à cheval ont paru sur la place du marché, disant aux vendeurs d'enlever leurs marchandises, car les Prussiens arrivaient. A la même heure, un gendarme, donnait les mêmes indications aux marchands de Vernon, et provoquait dans cette ville la panique dont nous ayons parlé.

A l'annonce de l'arrivée des Prussiens, l'émotion fut générale. Le préfet était malade et gardait le lit. Toute direction manquait. On n'avait pas de troupes régulières. La ville avait été surprise de la manière la plus complète, et on se demandait comment les Prussiens venant de Nonancourt avaient pu traverser le pays sans être signalés.

On sonna le tocsin, on battit la générale;

la garde nationale s'assembla sur la place de l'hôtel-de-Ville et se prépara à repousser l'ennemi. Les armes furent chargées. Les Prussiens, qui n'étaient que 300 arrivaient par Tivoli et la Madeleine, avec deux pièces de canon. Ils se mirent en position sur les hauteurs de la Madeleine.

Deux uhlands s'avancèrent au galop jusque sur la place du Lycée sans qu'on osât tirer sur eux. Croyant sans doute que la ville se rendait, ils retournèrent vers un détachement assez fort, qui aussitôt s'avança dans la ville; mais à peine venait-il de s'engager dans les rues, que quatre mobiles, s'avancèrent et firent feu. Six uhlands, dont un officier, roulaient à terre; ils étaient à peine mortellement.

Sur ces entrefaites, on battait la générale dans Evreux, la garde nationale arrivait, et les Prussiens sur le point d'être cernés, prirent la fuite.

Bientôt, dit le *Nouveliste de Rouen*, la population terrifiée entendit retentir le canon. Les Prussiens, pendant plus d'une heure, tirèrent sur la ville; mais sans doute ils étaient trop près et ne firent aucun mal. Les obus passèrent sur la ville. Toutefois un obus tomba sur l'hôtel de Lisieux. Les vitres de la gare ont été brisées. Un ouvrier a été blessé à la tête d'un coup de sabre; il revenait de son travail, et avait été rencontré par des cavaliers ennemis. On parle de trois personnes tuées, mais il n'y a rien de positif à cet égard. Ce qui paraît inexact, c'est que la cathédrale ait été atteinte, comme on l'a annoncé.

La garde nationale a bravement fait son devoir, et c'est à elle qu'on doit qu'Evreux n'ait pas été pris par 300 hommes.

Les Prussiens, après avoir épuisé leurs munitions, se retirèrent et campèrent à la Poterie. Pendant toute la nuit de dimanche, la population a été en proie aux plus cruelles émotions. Dimanche, les magasins sont restés fermés. On s'attendait à voir repa-raître les Prussiens, car on supposait qu'ils avaient reçu des renforts. A trois heures, ils n'étaient pas signalés; en revanche, nos troupes opéraient des mouvements sur la nature desquels nous n'avons aucune indication à donner.

On annonce qu'après les événements dont il vient d'être rendu compte, un bataillon de gardes mobiles a surpris, près d'Evreux, un corps prussien qui emportait des réquisitions.

Après un engagement dans lequel nos troupes ont eu l'avantage, les Prussiens ont été obligés d'abandonner leurs convois.

Chronique locale & départementale

Nous avons assisté ce matin au départ pour Lille, de nos gardes nationaux mobilisés. Tous sont partis, animés d'un élan vraiment patriotique.

La municipalité, ainsi qu'un grand nombre de personnes ont voulu témoigner de leur sympathie pour nos concitoyens ensoleilés, en les accompagnant.

Les gardes nationaux, les pompiers et la Grande-Harmonie ouvraient la marche.

Les gardes nationaux mobilisés de Tourcoing doivent partir demain.

Le préfet du Nord donne avis que les engagements volontaires ouverts dans les régiments du génie pour les hommes exerçant les professions de tailleur, cordonnier, sellier et bourelier, sans qu'ils aient besoin de justifier qu'ils ont déjà servi.

Mercredi à cinq heures, une partie de l'armée qui a combattu à Amiens, est arrivée à Arras.

Aux habitants du Pas-de-Calais.
Aux gardes nationales et à l'armée.

Victorieuse dans plusieurs combats livrés autour d'Amiens, le 26, notamment à Gentelles, Boves et Villers-Bretonneux, l'armée du Nord a dû céder le 27, après une lutte acharnée devant des forces quadruples. Elle a opéré sa retraite en bon ordre sur Doullens et Arras, abandonnant ainsi à l'ennemi les

positions et la ville d'Amiens qu'elle ne pouvait plus défendre, malgré son énergie et sa tenacité.

Habitants du Pas-de-Calais.

Rien n'est en core des espérances, mais votre beau département est directement menacé; levez-vous donc tous en masse, pour protéger et défendre vos foyers.

Le salut est aujourd'hui plus que jamais dans vos mains et dans celles de l'armée; vos places fortes se défendent jusqu'à la dernière extrémité.

Debout donc pour un effort immense! Montrez à la France républicaine que nos revers n'ont point anéanti vos courages! Aidez-moi à chasser l'étranger!

Arras, le 29 novembre 1870.

Le général commandant supérieur du Pas-de-Calais, en état de guerre, DE CHARGÈRE.

M. Lancel, distillateur à Salomé, capitaine d'une compagnie de mobiles du bataillon de La Bassée, a été fait prisonnier, dit-on, dans les combats qui viennent d'avoir lieu près d'Amiens.

CONSEIL DE GUERRE.
Audience du 29 novembre.

Louret, soldat au 65^e d'infanterie, a été condamné à cinq ans de travaux publics, pour désertion à l'intérieur en temps de guerre.

Le conseil de révision se réunira vendredi prochain, 2 décembre, pour statuer sur le pourvoi formé, par le nommé Kurten, condamné à mort par le deuxième conseil de guerre dans sa séance du 25 novembre.

M. le sous-préfet de Saint-Pol vient d'adresser aux maires de l'arrondissement une curieuse circulaire au sujet de la lecture obligatoire du *Bulletin de la République*, par les instituteurs.

La voici :

« Je vous prie, monsieur le maire, de me dire si la lecture dont il s'agit a lieu dans votre commune, et de veiller au besoin à ce que cette lecture soit faite selon la manière prescrite.

« L'instruction engendre les grands peuples; sans elle, la liberté et le sang des citoyens deviennent forcément le jouet des monstres de l'humanité auxquels la platitude et l'ignorance donnent le titre execrable de roi ou d'empereur.

« Pour que désormais la liberté et la vie des citoyens ne dépendent pas du caprice d'un homme, propageons donc l'instruction par tous les moyens possibles.

« Il faut que chaque électeur sache enfin, que la république est le seul gouvernement dont le but soit, avant tout, le bien être de la nation.

« Sur de votre concours énergique en cette circonstance, je vous prie, monsieur le maire, de croire à mon attachement.

Le sous-préfet,
CONSTANT FENET. »

Si le *Bulletin de la République* est rédigé avec cette élévation d'idées, cette noblesse de style et cette délicatesse d'expression, n'avons-nous pas tout à espérer pour l'avenir de la France.

... Nous allons devenir un peuple très instruit et très savant.

Pour le moment, que les Prussiens, pillent et ravagent, peu nous importe, avec l'instruction future l'avenir est à nous; consolons-nous!

(Propagateur.)

Dernières nouvelles

Rien, jusqu'à présent, n'est venu confirmer les fâcheuses nouvelles d'origine prussienne que nous publions en tête de notre journal.

Les journaux de Tours et de Rouen sont arrivés; ceux d'Amiens manquent.

Une dépêche arrivée ce matin annonce que les Prussiens se dirigent sur Albert.

Oh!... causons encore un peu, messieurs, dit la jeune Indienne avec une minauderie charmante, j'aime tant faire la veillée à la campagne! le jour il fait trop chaud pour parler... Vous saurez, sir Edward, que votre billet de ce matin m'a procuré un cadeau superbe de notre bon père... Regardez ce diamant. Comment le trouvez-vous?

— Il me paraît magnifique, miss Arinda; mais la nuit ne fait pas valoir les diamants. J'aurai un plaisir infini à le recevoir demain au grand jour.

— Avant votre arrivée, sir Edward, mon père et le colonel Douglas ont soutenu une longue discussion sur les diamants.

— Nous la continuerons demain, j'espère, dit le colonel en se levant dans l'attitude expressive d'un homme accablé de sommeil.

— Croyez bien que vous avez tort, colonel, dit le vieux nabab.

— Peut-être, dit le colonel.

— Certainement, il a tort! dit Edward en se levant.

— Voilà sir Edward, qui donne tort à mon père se cria Arinda avec un grand éclat de rire, et il ne connaît pas le sujet de notre discussion! Asseyez-vous donc, sir Edward. Nous verrons si vous pouvez être juge dans cette affaire... Venez vous asseoir à mon côté... Bien!... Connaissez-vous la valeur du diamant de Pitt (le Régent)?

— C'est un diamant de cent trente-sept carats, répondit Edward avec un

léger bâillement dissimulé avec politesse.

— Croyez-vous, comme le colonel, poursuivit Arinda, qu'il n'y a plus de gros diamant au monde?

— Je le crois.

— Eh bien! vous êtes un ignorant, monsieur. Le diamant que l'empereur Baber prit à Agra en 1526 pèse deux cent vingt-quatre carats, ou six-cent soixante-douze carats, et le fameux diamant d'Aureng-Zeb est de neuf cents carats.

— Dans le tarif des *Mille et une Nuits*, miss Arinda?

— Voilà justement ce qu'a dit le colonel! Est-ce que vous avez la prétention, messieurs, de mieux connaître les diamants que mon père, qui en a fabriqué toute sa vie pour les Anglais?

— Nous nous rendons à cette raison, le colonel et moi, dit Edward; je vais faire, grâce à vous, des rêves de diamants, cette nuit, des rêves de neuf cents carats.

— Colonel, dit Arinda à Douglas qui prêtait l'oreille aux murmures extérieurs de la nuit, en dissimulant mal son inquiétude, colonel Douglas, vous abandonnez la discussion... Que faites-vous là devant les croisées? Entendez-vous quelque chose?

— Moi, belle Arinda, je me promène au hasard pour me tenir éveillé... je regardais la partition de *Robin des Bois* ouverte sur votre piano.

— Connaissez-vous l'ouverture de

Contrairement aux bruits qu'on a répandus hier, Abbeville n'est pas occupée par les Prussiens.

Dépêches télégraphiques

Service particulier du Journal de Roubaix.

Londres, 1^{er} décembre.

Le *Daily-News* dit que la dépêche de Gortschakoff ne sera pas publiée avant que la réponse de lord Granville ne soit remise à ce prince.

La Russie est prête à donner à la Turquie des garanties meilleures que celles du traité de Paris.

Le *Daily-Telegraph* soupçonne l'existence de sympathies entre le Kédivé et le Czar; mais la chute de la Turquie serait un péril pour l'indépendance de l'Egypte, qui doit faire tout son possible pour empêcher une guerre sur le Danube.

Tours, 1^{er} décembre 1870.
(Officiel.)

13 compagnies des francs-tireurs des Vosges ont eu un engagement à Nuits le 30 novembre; ils ont été vaillamment soutenus par les mobiles de Beaune. — Victoire complète. — Les pertes ennemies sont considérables; la route est couverte de morts prussiens. — 15 prisonniers.

L'ennemi a complètement évacué l'arrondissement de Vendôme ainsi que Cluses, Chateaudun, Châteauneuf.

Deux fois l'ennemi a attaqué Mézières, deux fois l'ennemi a été repoussé, laissant entre nos mains un officier et 34 hommes.

Envoi des dépêches télégraphiques à Paris.

Les dépêches privées, destinées à être transmises à Paris par des pigeons voyageurs sont reçues dans tous les bureaux de télégraphe ou de poste.

50 centimes par mot.

Renseignements à l'intérieur des bureaux.

CHEMIN DE FER DU NORD.

DE LILLE A MOUSCRON :

Lille, dép.,	Matin : 5.30	— 7 h.	— 8.3
	— 9.55	— 11.05	— 12.30
		— Soir : 2.20	— 4.30
		— 5.30	— 7.55
		— 11.	

Roubaix, dép. — Matin : 5.47 — 7.18 — 8.48 — 10.13 — 11.23 — 12.48 — Soir : 2.38 — 4.48 — 5.48 — 8.15 — 10.47

Tourcoing, dép. — Matin : 5.54 — 7.29 — 8.59 — 10.24 — 11.34 — 12.59 — Soir : 2.49 — 4.59 — 5.59 — 8.24 — 10.52

Mouscron, (heure belge) Arr. Matin : 6.10 — 7.45 — 9.16 — 10.40 — 11.50 — 1.15 — Soir : 3.05 — 5.15 — 6.45 — 8.40

DE MOUSCRON A LILLE

Mouscron (heure belge) dép. Matin : 7 h. — 8 h. — 9.30 — 11.05 — 12.05 — Soir : 1.40 — 3.21 — 5.53 — 7.10 — 9.10.

Tourcoing, (heure belge) dép. Matin : 7.10 — 7.12 — 8.12 — 9.42 — 11.17 — 12.17 — Soir : 1.52 — 3.33 — 6.03 — 7.28 — 9.24

Roubaix, dép. Matin : 5.17 — 7.21 — 8.21 — 9.51 — 11.26 — 12.26 — Soir : 2.01 — 3.42 — 6.13 — 7.38 — 9.36

Lille, arr. Matin : 5.35 — 7.39 — 8.39 — 10.09 — 11.44 — 12.44 — Soir : 2.19 — 4 h. — 6.31 — 7.56 — 9.54

AVIS
aux gardes nationales, tailleurs et confectionneurs.

DÉPÔT DE TISSUS
pour vareuse et pantalon d'uniforme
rue Saint-Georges, n° 4 et 6, Roubaix

Etoffe vareuse	à	4 fr. 75
Drap bleu mat	à	6 fr. 90
Drap castorine bleu		8 fr. 90
Drap castorine bleu supérieur		10 fr. 90
Drap castorine extra fin		15 fr. 75

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 2 DÉCEMBRE 1870.

— 35 —

LA GUERRE DU NIZAM
PAR MERY

XV

PRISONNIER D'UNE FEMME.

SUITE

— Voyons, sir Edward, dit Arinda, vous paraissez souffrant de faim et de soif; que voulez-vous que je vous offre?...
— Mille remerciements, mademoiselle, je ne veux qu'un peu de sommeil.
— Il est fort tard, en effet, dit Douglas avec une langueur somnolente...
— Et il est encore plus tard pour moi, ajouta Edward. Nous avons poussé notre chasse fort loin aujourd'hui...
— Oh!... causons encore un peu, messieurs, dit la jeune Indienne avec une minauderie charmante, j'aime tant faire la veillée à la campagne! le jour il fait trop chaud pour parler... Vous saurez, sir Edward, que votre billet de ce matin m'a procuré un cadeau superbe de notre bon père... Regardez ce diamant. Comment le trouvez-vous?
— Il me paraît magnifique, miss Arinda; mais la nuit ne fait pas valoir les diamants. J'aurai un plaisir infini à le recevoir demain au grand jour.
— Avant votre arrivée, sir Edward, mon père et le colonel Douglas ont soutenu une longue discussion sur les diamants.
— Nous la continuerons demain, j'espère, dit le colonel en se levant dans l'attitude expressive d'un homme accablé de sommeil.
— Croyez bien que vous avez tort, colonel, dit le vieux nabab.
— Peut-être, dit le colonel.
— Certainement, il a tort! dit Edward en se levant.
— Voilà sir Edward, qui donne tort à mon père se cria Arinda avec un grand éclat de rire, et il ne connaît pas le sujet de notre discussion! Asseyez-vous donc, sir Edward. Nous verrons si vous pouvez être juge dans cette affaire... Venez vous asseoir à mon côté... Bien!... Connaissez-vous la valeur du diamant de Pitt (le Régent)?
— C'est un diamant de cent trente-sept carats, répondit Edward avec un

Avis important aux familles des prisonniers de guerre.

Toutes les lettres reçues ou envoyées par les prisonniers sont soumises à la censure.

Il importe donc, pour assurer leur prompt arrivée, non seulement qu'elles ne renferment rien qui puisse éveiller l'attention de la police prussienne, mais encore qu'elles soient faciles à lire.

A cet effet, il faut qu'elles soient brèves, d'un style clair, et d'une écriture très-lisible.

L'expérience a montré que les lettres auxquelles manquait l'une de ces trois qualités, mises en réserve par les censeurs pour être lues à loisir, arrivent souvent après plusieurs semaines de retard.

Les commerçants des Etats neutres, qui ont des correspondants en Allemagne, obtiennent facilement par leur entremise des mandats de la poste, payables dans les lieux d'internement des prisonniers; c'est un des meilleurs moyens de leur faire parvenir de l'argent.

DENTS DEPUIS 5 FRANCS

Verbrugge, dentiste.

Rue de l'Hospice, 10, Roubaix.

Nouveaux dentiers sans ressorts, mastication et prononciation garanties en huit jours

TOUS LES JOURS,

Consultations gratuites de midi à deux heures. M. VERBRUGGE se rend à domicile et échange les pièces mal faites.

ON DEMANDE

de suite des ouvriers TAILLEURS, pour façons, grandement payées. S'adresser rue St-Georges, 4, Grands Magasins de la Providence.

AVIS

Drap pour vareuse et uniforme de garde national, chez MM. Léon Dathoit et C^o, 12, rue du Chemin-de-Fer

AVIS

Echange de billets contre or PRIME, 5 FR. AU MLILE

S'adresser rue J.-J. Rousseau, 20, à Lille.

AVIS

La compagnie des mines de Béthune informe MM. les consommateurs qu'à l'approche de la saison d'hiver elle approvisionnera ses dépôts de bons charbons et briquettes, pour foyers domestiques à des prix modérés.

Elle les engage à faire dès maintenant un approvisionnement suffisant pour le cas où les communications deviendraient moins faciles.

S'adresser à son Agence rue Pellart, 31, du à son dépôt rue Latérale près la rue ou chemin de fer.

Règlement sur les manœuvres de l'infanterie

Prix: 75 centimes.

Weber, sir Edward?... que cela doit être beau la nuit! Si mon accordeur indien était venu aujourd'hui, je vous la jouerais. Il est fort inexact, cet accordeur.

— Probablement il a été fort occupé aujourd'hui, dit Edward en regardant le colonel... Au reste, cette ouverture est effrayante à cette heure.

— Moi! dit Arinda, je n'ai peur de rien, quand je suis avec des gens de guerre. Les femmes de l'Inde ont du cœur, elles sont nées pour être soldats. Connaissez-vous l'histoire de Noor-Jehan, sir Edward?

— Quel plaisir j'aurai de la connaître demain à mon réveil!

— Alors, il faut vous l'apprendre aujourd'hui, dit Arinda en croisant ses bras sur la table dans une belle attitude de narration.

Douglas jeta un regard significatif et rapide à sir Edward. Ce regard disait : « Résignons-nous et écoutons l'histoire. »

Voyons l'histoire de Noor-Jehan! dit Edward en appuyant son coude droit sur la table et son menton sur sa main.

Le nabab dormait.

« Moor-Jehan, dit Arinda, joyeuse comme toute jeune fille qui se fait écouter, était la femme favorite de Jehangire, souverain des Cinq-Rivières en 1616. Elle causa bien des chagrins à son mari en voulant donner à son fils Shariar la succession au trône, au préjudice des aînés des autres femmes. Ce fut la

cause de la grande rébellion qui coûta tant de sang et de deuil; car le plus brave et le plus habile des fils déshérités, Shad-Jehan, se fit un parti nombreux, e soutint ses prétentions par les armes contre son père. Enfin l'empereur Jehangire se trouva en grand péril et bloqué dans Lahore par son ministre rebelle M. habet. Noor-Jehan était avec son frère Asiph-Kan; ils apprirent le malheur du souverain, et résolurent de le délivrer. Une grande rivière les séparait de l'armée de M. habet. Noor-Jehan monta sur son éléphant, tenant son jeune fils à la main, et elle entra la première dans l'eau. Sa petite armée, excitée par l'héroïsme de cette femme, poussa des cris d'enthousiasme et la suivit à la nage. Noor-Jehan attaqua les ennemis et épousa les flèches de cinq carquois. Trois guides d'éléphants furent tués à ses côtés, et son jeune fils fut blessé au bras. Elle remporta une victoire complète et délivra son époux.

(La suite au prochain numéro.)